Saint Sacrement du Corps et du Sang du Christ, solennité – Homélie du Père Louis DATTIN

Transformation des cœurs

Lc 9, 11-17

Avez-vous remarqué, frères et sœurs, toute l’importance que notre époque, accorde, à tort ou à raison, au corps, corps humain que notre siècle précédent, le XXe, avait méprisé, le soupçonnant d’être à l’origine de toutes nos fautes. Et nous savons, et nous avons à nous en souvenir, combien notre corps peut tourmenter, souiller, avilir, quelles lourdes pensées, quels tristes désirs, quelle lamentable curiosité, quelles avidités sourdes, il peut engendrer.

Aujourd’hui, il semble que le corps soit exorcisé et que non seulement il est accepté, mais plus encore, glorifié, soigné, exalté.

Allez dans un magasin de revues hebdomadaires et comptez tous les magazines qui, d’une façon ou d’une autre, s’intéressent au corps : elles sont en majorité. Nous n’en sommes plus au temps de Verlaine qui disait : « Seigneur, donnez-moi de pouvoir contempler mon corps et mon cœur, sans dégoût ».

Les mannequins, top-modèles de la mode, sont actuellement payés plus cher que les actrices de cinéma : indice et signe que notre génération tient le corps pour une valeur primordiale.

Plus une civilisation est matérialiste, plus ce sera le ‘’corporel’’ qui prendra de la valeur. Les valeurs de l’intelligence, de l’affectivité, de la spiritualité seront reléguées au dernier plan. En fait, nous le savons bien, notre corps ne mérite ni cet excès d’honneur ni ce dégoûtant mépris.

Mon corps est neutre : il peut me permettre de faire un bien énorme et aussi de faire le mal le plus répugnant. Tout dépendra de la façon dont l’homme en fera usage. Il ne doit y avoir ni mépris, ni exaltation de ce corps qui m’est donné par Dieu pour accomplir ma destinée terrestre.

C’est à cause de cette bivalence et de cette importance de notre corps que Dieu, le plus aimant, le plus pur, le plus tendre des

êtres a voulu, en s'incarnant, c'est-à-dire en prenant à son tour un corps humain, nous livrer, nous rassasier à jamais d'un corps, de son corps.

Il a voulu que son corps soit une fête, un festin, une pure joie.

Jusque-là, dans la vie spirituelle, tout était trop dur pour nous, trop compliqué, trop abstrait : Jésus ne voulait pas que notre religion soit trop cérébrale, ce Dieu devant lequel il fallait rassembler ses idées pour y penser, qu'il fallait raisonner pour le connaître.

Dieu a voulu que la religion soit simple. Il a fait une religion pour des gens simples. Il a mis la religion à notre portée : à portée de mains, à portée de lèvres ; c'est cela l'incarnation.

C'est pour cela que cette fête du Corps du Christ, que nous célébrons aujourd'hui ''Et Verbum caro factum est'' : ''le Verbe, la Parole de Dieu s'est faite chair'', la révélation de Dieu, sa manifestation consiste en ce que nous l'avons vu de nos yeux, nous l'avons entendu, nos mains l'ont touché, lui, le Verbe de Vie et cette incarnation continue dans les sacrements. Les sacrements, c'est le corps, c'est la chair, c'est la voix de Jésus, étendu, perpétué jusqu'à nous pour nous atteindre.

L'incarnation, les sacrements :

– c’est Dieu qui entre en nous par les sens,

– c’est Dieu qu’on avale et qu’on boit,

– c’est Dieu qui nous envahit par le chemin le plus ordinaire, le plus fréquenté, le plus apte à nos capacités et à nos goûts.

Ces gens, trop simples, trop pauvres, Dieu a voulu les enrichir avec une prodigalité joyeuse. Quelle joie de pouvoir refermer ses mains comme Siméon, sur ce qu’il y a de meilleur au monde !

Dieu est là, le plus actif, le plus agissant, le plus aimant de tous les êtres. Dieu est devenu quelqu’un qu’on peut toucher, à qui on peut s’accrocher, à qui le curé d’Ars disait, en étreignant l’hostie entre ses mains et ses pauvres doigts raidis :

« Ah ! Si je savais que je dusse être damné, séparé de vous pour l’éternité, je ne vous lâcherais plus ! »

Dieu est devenu quelqu’un qu’on peut aimer, contre qui on peut se blottir, sur qui on peut fermer ses mains et ses yeux : ce que la pauvre femme païenne a pu faire, en une seconde, dans la bousculade de la foule :

« Si je touche seulement un pan de son manteau, je serai guérie ».

Nous pouvons le faire, nous, sans cesse et encore et toujours : c’est là, notre chance à nous. Tant de messes où nous pourrons l’entendre dire : « Ceci est mon Corps » ! Tant de communions à venir, de confessions à répéter : « Il est là, mon pèlerinage est fini, je n’ai plus rien à faire d’autre que de l’aimer ». Il est là pour l’éternité ! Mieux penser à ce que l’on fait, à ce que l’on va faire, à celui qui est là.

« Venez voir, venez, vous tous, tourmentés, affamés de corps brutaux et violents, dans vos désirs où vous précipitent fureurs et dégoûts. Venez-vous rassasier d’un Corps : il vous est offert, livré pour vous. Osez étreindre ce Corps, et voilà que votre Corps s’apaise, se purifie, s’adoucit, devient léger, délicat, tendre et pur ».

Ce Corps que vous mangez est une chair surnaturelle, une chair mortifiée, purifiée, glorifiée, qui a fait le grand passage : elle est ‘’ressuscitée’’, pénétrée de lumière, soulevée de joie, remplie d’Esprit Saint. Quand vous mangez ce Corps, vous mangez la mort et la vie de Jésus.

Pendant que vous mangez ce Corps, meurt en vous tout ce qui doit mourir et ressuscite en vous, tout ce dont vous devriez vivre. La présence réelle sera l’occupation réelle de votre chair et même

votre solitude sera peuplée, comblée, vivante.

Simplement quelqu'un sera là qui comble toute la capacité de votre être. Vous continuerez votre vie ; on lit, on travaille, on cause avec un ami, mais un moment de recueillement suffit. C'est comme une main furtivement pressée, un bref regard d'amour, un clin d'œil, un signe de connivence. Il est là et me place dans une miraculeuse sécurité.

Si vos communions deviennent sérieuses, conscients que vous êtes, de la merveilleuse présence de Jésus en vous, vous ne serez jamais plus le même : un autre s'est mis à vivre en vous, avec vous et il vous ouvre aux autres, qui, eux aussi, l'ont reçu à leur tour. Vous retrouvez en lui :

– tous ceux que vous croyiez avoir quittés,

– tous ceux que vous aimiez si mal auparavant,

– tous vos morts dont vous pensiez être séparés.

Voilà que dans la communion, nous nous retrouvons tous ouverts, transparents, accessibles comme un fleuve qui circule d'eux à vous et de vous à eux.

Comme le pain qui est sur l'autel est fait de froment dont les épis étaient auparavant épars sur les collines, comme le vin qui est sur l'autel est fait de grains de raisins clairsemés sur les coteaux et réunis maintenant en un seul vin, un seul pain, ainsi tous ceux qui communient sont rassemblés en un seul Corps devenant le Corps du Christ vivant, le grand Corps des enfants de Dieu.

Et quand vous serez devenus ce Corps, quand vous aurez pris votre place et votre vie dans ce Corps, voilà que vous comprendrez à votre tour que ce Corps mystique du Christ, il faut de nouveau l’offrir, le donner, le livrer aux autres qui ont besoin, eux aussi, de se purifier, de se consoler, de se convertir.

Vous aussi, par votre rayonnement, celui du Christ à travers vous, vous leur livrerez ce Corps du Christ et vous sentirez naître en vous les gestes d’amour et de générosité avec lesquels, lui, le premier, nous a rassasiés, enivrés, et accompagnés par son corps et son sang. AMEN